

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul FLEURY

Frère Henri Follonier et
Frère Luc Puipe

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 255-259

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



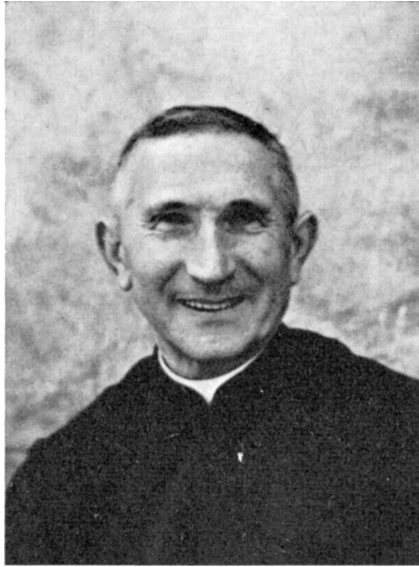
Frère Henri Follonier et Frère Luc Puipe

En moins d'une année, les Frères convers de l'Abbaye ont perdu trois des leurs : Frère Alfred Farquet, décédé en novembre 1957, Frère Henri Follonier et Frère Luc Puipe, que Dieu a rappelés à Lui de juillet à septembre 1958.

Frère Henri Follonier, fils de François et de Marie Valliquier, vit le jour à Vernamiège au Val d'Hérens, le 30 novembre 1886. Jeune homme, il travailla dans le domaine paternel. Mais les vocations foisonnaient chez les Follonier. Trois frères, cousins d'Henri, entrèrent dans le sacerdoce ; l'un d'eux, naguère Prieur de l'Abbaye, est maintenant curé de Vernayaz. Attiré à son tour vers la vie religieuse, Henri, à 41 ans, se présenta au noviciat des Frères ; il prit l'habit en février 1927 et prononça ses vœux en 1928 au jour de l'Immaculée Conception.

Les années qu'il vécut à l'Abbaye furent un long exemple d'une piété sereine, d'un travail mesuré comme son pas, d'une grande humilité. On le rencontrait souriant parmi ses confrères, auxquels il aimait à rendre service. Si, par hasard, il apprenait quelque manquement, quelque accroc à l'équité, son visage s'assombrissait. Son zèle, qui s'exerçait surtout par la prière, le portait à encourager, à soutenir ses semblables, les vocations naissantes, et à semer parmi les autres la joie qu'il éprouvait au service de Dieu dans son Abbaye.

Malgré les années montantes, il vaquait à toutes ses fonctions. On voyait son pas fléchir, mais il continuait sa promenade hebdomadaire. Un soir, il déclara qu'il serait



content de mourir, heureux d'avoir pu tenir... La tête lui faisait mal. Il fut confié au médecin et à la clinique Saint-Amé ; cela dura dix-sept jours, puis il expira paisiblement le 12 juillet, et fut enseveli le surlendemain au caveau de la Basilique, après une messe célébrée par son cousin, le Révérend Chanoine Prieur Follonier.

Le troisième Frère que Dieu cueillit dans la Communauté des Convers, ce fut Frère Luc. Comme gardien fidèle du sanctuaire de Notre-Dame du Scex, il était connu dans toute la région ; des générations d'étudiants et de pèlerins lui ont demandé des prières : en voyant la sérénité qu'imprimait en sa personne la dévotion à la Sainte Vierge, on comptait sur son crédit auprès du Christ et de sa Mère. Frère Luc avait la réputation d'un saint.

Né au Guercet (Martigny) de Joseph-Louis Puipe, instituteur, et de Rosalie Farquet, le 13 décembre 1881, Luc travailla d'abord dans la pharmacie de M. Louis Rey, à Saint-Maurice,

puis se rendit à Annecy pour y faire un apprentissage de tailleur. Mais sa vocation était à l'Abbaye de Saint-Maurice : à 25 ans, il entra au noviciat des Frères, en 1906, et prononça ses vœux le 16 août 1909. En ce temps-là, il n'y avait que trois Frères à l'Abbaye : Frère Florentin Besson, portier, petit homme plein de grandes vertus, Frère Fabien Maret, tailleur, et Frère Henri Delherse qu'on appelait le Chambellan.

Dès son noviciat, Frère Luc prit à la lettre la doctrine du Père Rodriguez sur la *Perfection chrétienne* et ne reculait pas devant certaines bizarreries qui, dans son esprit, devaient lui procurer quelque humiliation ! Mais sa piété, sa dévotion ne se démentirent jamais. Il aima le travail, le silence, ses confrères dont il provoquait la joie et le sourire par ses malices et ses réparties.

Il exerça successivement les fonctions de tailleur, de jardinier, de gardien de la Chapelle du Scex et de bibliothécaire en ville.

Habillés par Frère Luc, les chanoines ne seraient pas parvenus à cultiver une quelconque élégance vestimentaire, d'ailleurs étrangère à leurs préoccupations.

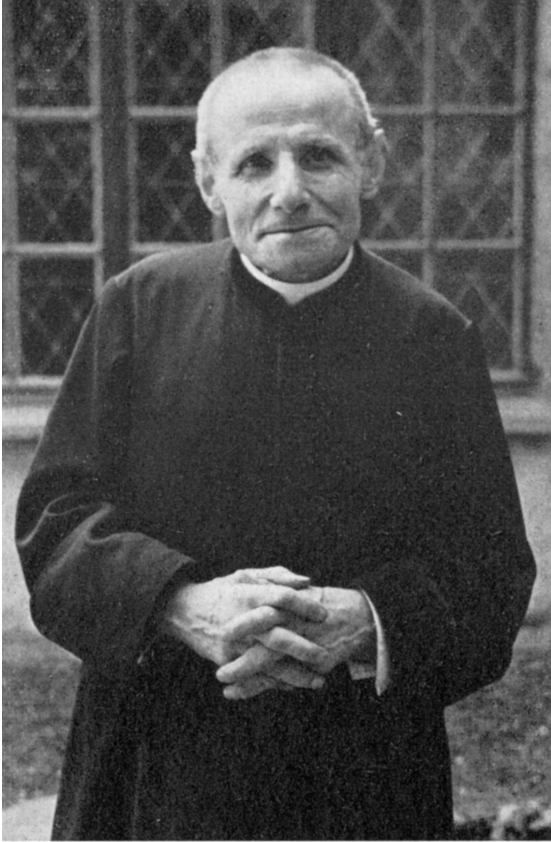
Aucun maraîcher non plus n'aurait eu l'idée de demander à Frère Luc ses méthodes de culture. Certes, il défendait son jardin contre les mauvaises herbes ; on y trouvait des pensées, des reines-marguerites, des lis et des chrysanthèmes qui, coupés, prenaient le chemin de la Chapelle du Scex ; mais les marmites de la cuisine ne regorgèrent jamais de l'abondance des légumes produits par le bon Frère...

D'ailleurs, son esprit était orienté vers l'apostolat et la prière. Pour répandre la bonne semence dans la région, il eut l'idée d'une bibliothèque populaire qu'il fonda, développa et entretenit avec patience et habileté pour la joie et le bien des amateurs de lecture ; par là il barrait le chemin aux lectures douteuses ou malsaines.

Mais c'est dans sa fonction de gardien de la Chapelle du Scex qu'apparaît le vrai visage de Frère Luc. M. Maquignaz, rédacteur, l'a peint dans le journal *La Patrie* :

« Il montait au sanctuaire en égrenant son chapelet, en se recueillant devant les stations de la Voie douloureuse ; il priait là-haut, se prosternait, battait sa coulpe, chantait force

Salve Regina et d'autres innombrables et interminables cantiques, faisait la toilette du sanctuaire où il apportait une profusion de vases et de gerbes de fleurs, servait les messes, se montrait attentif au service et à l'édification des pèlerins,



et redescendait — le plus tard possible — toujours priant, toujours méditant, serein, réconforté, à l'Abbaye où l'attendaient d'humbles travaux. »

Ajoutons que, durant la bonne saison, Frère Luc, souvent, montait le soir au sanctuaire et dormait sur la dalle froide devant l'autel de la Vierge.

Durant cet été, il se plaignit de fatigues de cœur et d'estomac ; il dut renoncer à l'ascension douloureuse du Rocher ; le médecin s'occupa de lui avec grand soin, mais il fallut l'emmener à la clinique Saint-Amé, où il s'est éteint paisiblement, en invoquant la Vierge du Scex, à laquelle il avait dit tant de fois : « maintenant et à l'heure de notre mort ». C'était le 16 septembre.

Il repose au caveau de la Basilique où il a été descendu après une messe pontificale de Requiem qui fut suivie par une foule de fidèles venus saluer une dernière fois celui qui fut, toute sa vie, un modèle de piété, d'humilité et de zèle.

Sa famille s'était effritée en ces dernières années ; il avait vu mourir ses frères Joseph, Adrien, Henri et, à Saint-Maurice, un cousin, Maurice Puipe, qui, comme lui, avaient connu une longue existence.

On ne voit plus, on ne rencontrera plus Frère Luc claudiquant sur le chemin de Notre-Dame du Scex, s'appuyant sur un bâton tordu qu'il déposait chaque soir au jardin pour le retrouver le lendemain.

A sa famille, à son neveu, M. l'abbé Puipe, à la Communauté Abbatale, les *Echos* disent leurs condoléances.

Paul FLEURY